Pestalozzi [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **25 (1896)**

Heft 2

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1038998

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

XXVe ANNÉE N° 2. FÉVRIER 1896

LE BULLETIN PÉDAGOGIQUE

ET LE

MONITEUR DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE

Le *Bulletin* paraît au commencement de chaque mois. — L'abonnement pour la Suisse est de 3 francs. Pour l'étranger, le port en sus. Prix des annonces, 15 cent. la ligne de 50 millimètres de largeur. Prix du numéro 30 cent. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à M. Horner, au Collège de Fribourg ; ce qui concerne les abonnements, à M. Villard, instituteur, Fribourg. — Pour les annonces, s'adresser exclusivement à l'agence de publicité Haasenstein et Vogler, à Fribourg et succurles.

SOMMAIRE: *Pestalozzi* (Suite). — *Bilan géographique de l'année 1895.* — *L'enseignement des sciences naturelles* (Suite). — *Partie pratique.* — *Une importante découverte.* -- *Bibliographies. Correspondance.*

PESTALOZZI

(Suite.)

Ainsi qu'on a pu le remarquer déjà, il y avait dans Pestalozzi deux hommes fort différents, le pédagogue de génie et l'homme de cœur d'une part, et l'administrateur, d'autre part : l'homme de génie dont la noble et courageuse initiative amènera, dans notre siècle, la réforme de l'éducation populaire, en substituant à une routine inconsciente, les principes psychologiques d'où sortira la restauration et le relèvement de l'école populaire ; l'homme de cœur qui se donne à l'enfance sans calculer. Si toutes les théories qu'il émet ne sont pas également fondées et sûres, il ne mérite pas moins notre admiration, en raison de son dévouement qu'il met au service de l'enfance, mais, hélas ! il n'en est pas de même de ses aptitudes d'administrateur. Ici, l'histoire ne relève sur ses pas que maladresses, insuccès et ruines financières.

Or, le jour où il abandonna le terrain de la pédagogie proprement dite, pour se jeter dans des entreprises financières en prenant la direction des pensionnats de Berthoud, de Münchenbuchsee et d Yverdon, son rôle de réformateur reçut plus d'un échec. Ce sont moins des idées qu'il sème autour de lui, que des disputes, des procès et des ruines.

Cette seconde période de son existence commence en 1801, et bien qu'elle attire l'attention de tout ce qui pense en Europe,

elle excitera plus d'une fois notre pitié. C'est pourquoi nous nous contenterons de l'effleurer. Du reste, lui-même eut conscience de la faute qu'il commit lorsqu'il passa du rôle de théoricien de génie au rôle d'administrateur, pour lequel il n'était point fait. « Je dois, dit-il, une vive reconnaissance au gouvernement helvétique pour l'appui qu'il m'accorda et la confiance qu'il me témoigna, en me donnant le château de Berthoud pour y fonder un Institut : mais ce fut une grande faute de ma part que d'avoir accepté. Je n'avais rien de ce qu'il fallait pour remplir à mon honneur des fonctions aussi difficiles, et je le sentais bien ; mais je me laissai aller à cette naïve illusion, qu'il me serait possible de suppléer à la science et aux talents qui me manquaient, en empruntant la science et les talents d'autrui. »

C'est par les subsides du Directoire que l'Institut de Berthoud se soutient. Pestalozzi aurait aimé en passer la direction à l'un de ses aides pour pouvoir se vouer tout entier aux méthodes et à la composition des manuels qui devaient en montrer l'application, mais il resta à la tête de l'établissement.

Comme il n'y avait pas de prêtre catholique à Berthoud, Pestalozzi en fit venir un de Soleure pour y célébrer la messe chaque semaine et faire le catéchisme aux élèves catholiques de son Institut.

C'est alors qu'il publia son livre : *Comment Gertrude instruit ses enfants,* pour exposer sa méthode. Cet ouvrage est un mélange de principes vrais et féconds et de théories fantaisistes et fausses dont lui même avoua plus tard l'absurdité.

Cependant son exposé de l'enseignement du dessin et du calcul renferme plus d'un point remarquable. Les deux derniers chapitres ou lettres de cet ouvrage traitent de l'éducation morale. Il base cette éducation sur les rapports naturels de l'enfant avec sa mère et sur la religion, mais pour lui la religion doit agir presque exclusivement sur les sentiments : « Le Dieu de mon cerveau est une chimère, s'écrie-t-il, le Dieu de mon cœur est une réalité. »

Ce livre a obtenu un grand succès, moins en raison de ses règles méthodologiques qui manquent souvent de précision et même parfois de fondement, qu'à cause des élans enthousiastes de son cœur pour le relèvement intellectuel et moral du peuple : « Le but essentiel de ma méthode, nous dit-il, est celui-ci : rendre accessible au peuple l'enseignement domestique qui lui était interdit ; permettre à toutes les mères qui sentent leur cœur battre pour leurs enfants, de suivre cette méthode sans aide, en s'élevant d'un exercice à l'autre. Mon cœur est transporté des espérances qui y font naître ces idées. »

A la chute du Directoire helvétique, Pestalozzi fit partie des 63 membres de la *Consulte* appelés à Paris par le consul Bonaparte, pour recevoir la nouvelle Constitution, connue sous le nom d'*Acte de Médiation* (janvier 1803).

Le Directoire helvétique avait soutenu l'entreprise de Berthoud, soit en lui allouant des subsides annuels, soit en favorisant la publication de ses nouveaux manuels : *Le Livre des mères, L'Alphabet de l'intuition et le Livre de calcul,* soit en créant des bourses pour les jeunes gens qui se propo saient de suivre les cours de la nouvelle école normale.

Privé de l'appui du gouvernement et en butte à l'hostilité du parti qui venait de triompher, l'Institut de Berthoud allait bientôt succomber ; mais, avant de disparaître, il devait jeter un dernier et vif éclat. Le nombre des élèves atteignit la centaine. Plusieurs collaborateurs capables apportèrent le concours de leurs talents et de leur influence. Les revues, les journaux font connaître de plus en plus l'œuvre du grand pédagogue dans l'Europe entière et attirent de nombreux visiteurs à Berthoud. Le nom de Pestalozzi devient tellement célèbre qu'il s'impose un peu partout. « Le nom qu'il s'est fait, dit Louis d'Affry, dans la première réunion de la Diète, à Fribourg, en 1804, le nom qu'il s'est fait nous impose des devoirs envers lui. Si nous n'accordons pas à M. Pestalozzi l'appui qu'il nous demande, on dira encore de nous ce qu'on a dit autrefois, que nous avons vendu au poids de l'argent le diamant du duc de Bourgogne. » Ces paroles du premier landammann de la Suisse furent accueillies des membres de la Diète par de chaleureux applaudissements.

Malgré ces bienveillantes recommandations, toute subvention lui fut refusée. Le gouvernement bernois réclama le château de Berthoud, pour le mettre à la disposition du préfet du district. Il est vrai que, en échange, on lui offrit le château de Münchenbuchsee où il ne fit que passer durant une année avec une partie de ses élèves. Il accepta avec bonheur l'offre du château d'Yverdon que lui fit la ville de ce nom. C'était en 1808. Dans son Institut d'Yverdon, Pestalozzi avait pour principaux collaborateurs Tobler, Muralt, Hopf, Steiner, Schmidt, Krüsi, Barraud et Niederer. Le nombre d'élèves fut considérable dès le début. Ils venaient de tous les pays de l'Europe. Mais au lieu de restreindre le programme de son établissement aux branches de l'enseignement primaire, auxquelles s'appliquait sa méthode, le personnel enseignant crut devoir l'étendre aux langues anciennes et à toutes les matières enseignées dans les gymnases, cela en vue de complaire aux familles. Dès l'année 1806, on ouvrit, dans une maison voisine du château, un Institut destiné aux jeunes filles : il était placé sous la direction d'une institutrice avec le concours de deux maîtres.

De 1805 à 1806, nous voyons séjourner à Yverdon plusieurs jeunes gens qui devaient se faire un nom dans le domaine de l'enseignement, entre autres, Frœbel, le célèbre promoteur des *Jardins d'enfants ;* Carl Ritter, le créateur de la géographie scientifique ; Ramsauer, le futur historien de la pédagogie, etc., etc.

Le portrait que quelques-uns des élèves nous ont laissé de

leur maître ne manque pas d'intérêt et de piquant. Nous en possédons plusieurs. Citons d'abord un extrait de celui de M. Chavannes, ancien élève d'Yverdon et futur pasteur : « J'entrai à l'Institut d'Yverdon à 7 $^1/_2$ ans, en juin 1808, et j'y restai neuf mois seulement. C'était l'époque la plus brillante de l'Institut; on y comptait 137 élèves, non seulement suisses, allemands et français, mais italiens, espagnols, russes et même américains. L'application des mathématiques était poussée si loin que des enfants de l'âge de 12 ans résolvaient de tête des problèmes comme ceux-ci : Combien de fois 2 entiers et $^3/_4$ font-ils de fois $^2/_5$? etc. — D'un autre côté, le sentiment religieux et surtout la foi chrétienne étaient beaucoup moins développés. Pestalozzi faisait une méditation religieuse chaque matin, en se promenant dans une grande salle, au milieu des maîtres et des élèves assemblés..... Ce qui regarde le soin du corps la nourriture, et la propreté, laissait aussi beaucoup à désirer, Malgré cela, après avoir extrêmement souffert, dans les commencements, loin de Vevey et de mes bons parents, je me fis peu à peu à ce régime et je m'attachai d'autant plus facilement à mes maîtres dévoués, qu'ils prenaient part à toutes nos récréations... Surtout je m'attachai de cœur à leur excellent chef Pestalozzi. Je vois encore ce bon vieillard avec ses culottes courtes à peine bouclées, ses bas descendant sur ses souliers, sa chemise, ses cheveux et sa barbe en désordre, mais portant de toutes parts des yeux si vifs et si pleins de tendresse que chacun se sentait attiré vers lui. »

— Empruntons maintenant quelques traits au tableau si original et si vivant que l'historien de Pestalozzi, M. de Guimps, nous a laissé de son maître : « Les élèves jouissaient d'une grande liberté; les deux portes du château restaient ouvertes toute la journée et sans concierge. On pouvait sortir et rentrer à toute heure, comme dans l'habitation d'une simple famille, et les enfants n'en abusaient guère. Ils avaient, en général, 10 heures de leçon par jour, de 6 heures du matin à 8 heures du soir; mais chacune des leçons ne duraient qu'une heure et était suivie d'un petit intervalle, pendant lequel, ordinairement, on changeait de salle. D'ailleurs, quelques-unes de ces leçons consistaient en gymnastique ou travaux manuels, tels que le cartonnage ou la culture du jardin.

... Trois fois par semaine, les maîtres rendaient compte à Pestalozzi de la conduite et du travail des élèves; ceux-ci étaient appelés 5 ou 6 à la fois, auprès du vieillard pour recevoir ses remontrances et ses exhortations.

... Quant à Pestalozzi lui-même, il abordait chacun avec la plus tendre bienveillance; sa conversation éiait animée, spirituelle, pleine d'imagination et d'originalité, difficile à suivre à cause de sa prononciation. Mais il était fort inégal; il passait d'un moment d'une gaieté franche et expansive à une tristesse méditative et concentrée. Habituellement distrait, préoccupé,

en proie à une agitation fiévreuse, il ne pouvait rester assis ; il parcourait les corridors du château, une main derrière le dos ou dans la redingote, et en tenant le bout de sa cravate entre ses dents. Il arrivait journellement ainsi au milieu des leçons; là, si l'enseignement lui plaisait, sa figure devenait rayonnante, il caressait les enfants et leur adressait quelques paroles en souriant; mais si les procédés du maître ne lui plaisaient pas, il sortait aussitôt en colère et faisait frapper la porte derrière lui. »

« Il continuait d'ailleurs à travailler avec un zèle infatigable au perfectionnement et à de nouvelles applications de sa méthode; chaque matin, dès les 2 heures, il faisait venir près de son lit un sous-maître, ordinairement Ramsauer, pour qu'il écrivît sous sa dictée. Mais il était rarement content de son propre travail. Il fallait recorriger sans cesse et recommencer souvent.

« ... Quand la saison le permettait, chaque semaine, quelques heures de l'après-midi étaient consacrées aux exercices militaires. »

« La gymnastique, les jeux de barre et autres, se faisaient régulièrement. En hiver, on y joignait le patinage; en été, les bains du lac et les courses de montagne. On sait que les travaux manuels étaient dans le programme de Pestalozzi, ils furent très souvent essayés à l'Institut. Le travail du jardin était celui qui réussit le mieux : tantôt les élèves avaient leurs petits carrés à cultiver; tantôt on les envoyait, à tour de rôle, deux par deux, travailler quelques heures sous la direction du jardinier. Les enfants réussissaient quelquefois assez bien à la reliure et au cartonnage; ils construisaient ainsi des solides pour l'intelligence de la géométrie. »

(A suivre.) R. H.

BILAN GÉOGRAPHIQUE DE L'ANNÉE 1895

Asie

L'an dernier, à pareille époque, la diplomatie européenne attendait avec inquiétude le dénouement de cette guerre sino-japonaise, qui avait mis aux prises les deux grands Etats asiatiques encore indépendants.

Le *Japon* montrait à l'évidence une supériorité d'organisation militaire — due au génie européen, — qui jointe à une tactique très habile, devait le conduire au succès ; mais on n'aurait jamais cru à une impéritie aussi grande de la part de la *Chine :* c'était la preuve qu'elle n'avait rien appris au contact de ces « barbares » d'Europe qu'elle méprise tant.

Bref, les Japonais, victorieux sur terre et sur mer, bloquaient le golfe de Pé-tchi-li, et s'avançaient sur Moukden avant de prendre la route de Péking. Ce n'était plus qu'une question de temps.